

LA PRESSE



MARC CASSIVI
LE TITANIC DES
WACHOWSKI
PAGE 3

PATRICE LECONTE
LA VIE EST BELLE
PAGE 8



CINÉMA



SARAH POLLEY
SECRETS DE
FAMILLE
PAGE 3

CRITIQUES

Vous avez vu un film au cinéma? Faites-en la critique sur lapresse.ca/cinema

1UP
015300

HIGH SCORE
015300



WRECK-IT RALPH

CASSE-TOI!

Un gentil affronte un méchant et devient un héros. Le principe est connu. Mais si, après 30 ans de « carrière », le vilain décide qu'il en a assez d'avoir le mauvais rôle, qu'advient-il du héros désormais sans adversaire? Et du méchant en quête d'un nouveau but? Questions (quasi) existentielles livrées dans un *road-movie* (très) animé qui traverse à vitesse grand V des jeux vidéo d'hier et d'aujourd'hui. *Wreck-It Ralph*, c'est Disney qui va jouer dans les arcades. Sonia Sarfati a rencontré les principaux joueurs de cette partie captivante.

NOTRE REPORTAGE EN PAGES 6 ET 7



PHOTO FOURNIE PAR DISNEY, PHOTOMONTAGE LA PRESSE

LA PRESSE

L'ARRIÈRE-SCÈNE

NATHALIE PETROWSKI

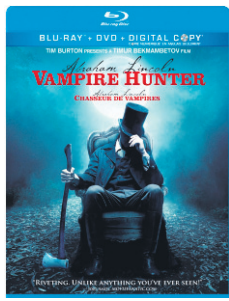


COMME VOUS
L'AIMEZ

CINÉMA

CINÉMA MAISON

TOUS LES FILMS CRITIQUÉS SORTENT EN DVD MARDI.



DRAME FANTASTIQUE

ABRAHAM LINCOLN: VAMPIRE HUNTER
(V.F. : **ABRAHAM LINCOLN: CHASSEUR DE VAMPIRES**)
★★½

De Timur Bekmambetov. Avec Benjamin Walker, Dominic Cooper, Mary Elizabeth Winstead.

C'est avec l'impression d'avoir passé près de deux heures assis entre deux chaises – position qui n'est pas des plus confortables – que l'on émerge d'*Abraham Lincoln: Vampire Hunter* de Timur Bekmambetov (*Wanted*). Le réalisateur russe renoue ici avec les vampires (ils étaient omniprésents et terriblement originaux dans *Nightwatch* et *Daywatch*), mais avec un scénario de Seth Grahame-Smith, qui a adapté son propre roman – un mélange des genres très particulier où l'histoire (celle d'Abraham Lincoln) rencontre l'horreur (portée par les vampires). Malheureusement, cet «hybride» qui se prend très au sérieux n'est convaincant dans aucune de ses facettes.

– Sonia Sarfati



COMÉDIE DRAMATIQUE

MAGIC MIKE
★★½

De Steven Soderbergh. Avec Channing Tatum, Alex Pettyfer, Matthew McConaughey.

C'est sans la pertinence dont il a fait preuve dans *The Girlfriend Experience*, où il explorait le milieu des escortes, que Steven Soderbergh aborde le monde des danseurs nus dans *Magic Mike*. On pourrait dire que Channing Tatum n'a pas l'envergure d'une Sasha Grey et que l'utiliser comme pivot émotif d'un film n'est pas la meilleure des idées. Mais visons plutôt du côté de l'écriture: David Levien et Brian Koppelman, tandem derrière *Ocean's Thirteen*, pour l'actrice porno; Reid Carolin, dont c'est le premier scénario, pour l'ancien mannequin. Résultat? On a l'impression qu'oncle Walt revisite *Boogie Nights* dans cette histoire qui manque de profondeur, de drame, mais qui abonde en clichés.

– Sonia Sarfati



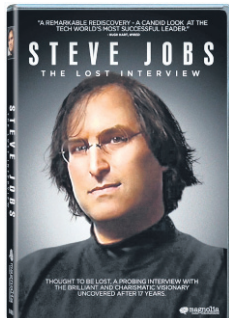
COMÉDIE DRAMATIQUE

SEEKING A FRIEND FOR THE END OF THE WORLD
(V.F. : **RECHERCHE AMI POUR PARTAGER FIN DU MONDE**)
★★½

De Lorene Scafaria. Avec Steve Carell, Keira Knightley, William Petersen.

Un astéroïde entrera en collision avec la Terre dans 21 jours. Ce sera la fin du monde. Comment monsieur et madame Tout-le-monde, ceux qui n'ont pas les responsabilités d'un président ni d'armée à diriger, réagiront-ils? C'est l'idée que Lorene Scafaria voulait exploiter dans *Seeking a Friend for the End of the World*. Et ces «bulles», dans lesquelles elle nous présente des gens ordinaires devant une mort inéluctable, sont très réussies. Le bât blesse dans la trame principale du récit: la relation naissante entre Dodge et Penny, interprétés par Steve Carell et Keira Knightley, qui semblent n'avoir rien en commun, à la ville comme à l'écran.

– Sonia Sarfati



DOCUMENTAIRE

STEVE JOBS: THE LOST INTERVIEW
★★★½

De Paul Sen.

Steve Jobs: The Lost Interview est un documentaire constitué d'une rare, généreuse et lumineuse entrevue avec Steve Jobs, disparu l'an dernier. Ce ne sont pas les qualités stylistiques ou esthétiques qui rendent ce film intéressant. Il s'agit plutôt d'une entrevue de plus d'une heure, peu retouchée, réalisée en 1995, dont on pensait avoir perdu l'original jusqu'à ce que le réalisateur retrouve une copie VHS dans son garage. On l'en remercie, parce que l'entretien est intéressant, mais on aurait souhaité un minimum de nettoyage. La valeur de l'entrevue réside dans la grande ouverture que démontre Jobs. On y voit un homme passionné qui s'exprime avec aisance, mais sans cesser de maîtriser la conversation.

– Philippe Renaud

AUTRES SORTIES

LA MER À BOIRE

Drame de Jacques Maillot, avec Daniel Auteuil dans la peau d'un patron de chantier naval dont l'entreprise à laquelle il a consacré sa vie est mise en péril après avoir été lâchée par sa banque. (S.S.)

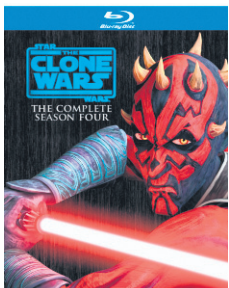
DARK HORSE

Drame de Todd Solondz, avec Jordan Gelber et Selma Blair. Deux trentenaires vivant chez leurs parents se rencontrent et envisagent de se marier. Mais sont-ils prêts (!) pour la vie à deux? (S.S.)

CENDRILLON – ÉDITION DIAMANT

Film d'animation de Wilfred Jackson, Hamilton Luke et Clyde Geronimo. Le classique datant de 1949, en version numérique et haute définition, en DVD et en Blu-ray. Pour les nostalgiques ou pour «présenter» aux petits l'une des premières princesses de Disney. (S.S.)

COIN TÉLÉ



STAR WARS – THE CLONE WARS – SEASON FOUR

Série d'animation en haute définition produite par George Lucas. L'un des meilleurs «produits dérivés» de la saga, en particulier cette quatrième saison, au cours de laquelle le combat pour sauver la galaxie atteint des sommets. Notamment avec le retour d'un des pires vilains ayant fait trembler cet univers: Darth Maul. Oui, il y a de l'action. Mais

aussi des tourments de l'âme. Cette série animée qui s'aventure en de très sombres territoires intérieurs n'est pas (que) pour les enfants, et elle le prouve encore une fois. Une grande réussite, autant dans la forme que dans le fond. ★★★ (S.S.)

AVANT-PREMIÈRE

TOURNAGE

CHRISTOPH WALTZ JOUERA MIKHAÏL GORBATCHEV

Christoph Waltz se glissera dans la peau du dernier dirigeant de l'URSS, Mikhaïl Gorbatchev, dans le drame historique *Reykjavik*. L'acteur autrichien, lauréat d'un Oscar pour sa performance dans *Inglourious Basterds*, donnera la réplique à Michael Douglas, qui jouera Ronald Reagan. Le film revient sur la fameuse rencontre entre les deux présidents dans la capitale islandaise, qui officialisa la fin de la guerre froide. *Reykjavik*, dont le tournage s'entame en mars, devait initialement être réalisé par Ridley Scott, mais la tâche à finalement été confiée à Mike Newell, cinéaste britannique connu pour *Four Weddings and a Funeral* et *Donnie Brasco*. Son nouveau film, une énième adaptation de *Great Expectations* de Charles Dickens, a été présenté au Festival de Toronto en septembre, mais n'a toujours pas de date de sortie pour l'Amérique du Nord.

– Jozef Siroka; Source: Variety

PHOTO ASSOCIATED PRESS



PALMARÈS DES FILMS QUÉBÉCOIS

RECETTES

RANG	TITRE	WEEK-END (\$)	CUMULATIF (\$)
1	<i>Inch'Allah</i>	39 690	301 883
2	<i>Mars et Avril</i>	9 498	9 498
3	<i>Alphée des étoiles</i>	7 439	7 439
4	<i>L'Affaire Dumont</i>	5 026	462 779
5	<i>Camion</i>	1 539	120 406
6	<i>El Huaso</i>	184	3 044

Recettes brutes (avec taxes), compilées en dollars canadiens (\$CAD)

Toute reproduction partielle ou totale est interdite à moins d'une autorisation spéciale. © 2012 Cineac inc.

FLASHBACK – 1996

UN AIR DE FAMILLE DE CÉDRIC KLAPISCH

PHOTO FOURNIE PAR TÉLÉ-QUÉBEC
Agnès Jaoui

Pour les cinéphiles, le titre *Un air de famille* est bien davantage associé à ce film remarquable qu'à une émission familiale musicale «rassembleuse». Réalisée par Cédric Klapisch (*L'auger espagnole*) en 1996, cette comédie cruelle et jubilatoire est l'adaptation d'une pièce à succès écrite par le fameux tandem que forment Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. Vif succès critique et public pour ce film dans lequel une réunion familiale organisée pour le 35^e anniversaire de Yolande, l'épouse du cadet de la famille, ne tourne pas tout à fait comme prévu. Ce film, dans lequel brillent tous les comédiens (Jean-Pierre Darroussin, Vladimir Yordanoff, Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri, Claire Maurier) a fait de Catherine Frot, irrésistible dans le rôle de Yolande, une vedette. On a aussi fait d'un collier de chien une révélation.

– Marc-André Lussier

Demain, à 21 h, à Télé-Québec.

TOURNAGE

LES TRUTHERS METTENT UN PIED À HOLLYWOOD

Les membres du 9/11 Truth Movement, communément surnommés *truthers*, verront bientôt leurs théories de la conspiration sanctionnées par un long métrage hollywoodien intitulé *September Morn*. Mettant en vedette Martin Sheen et Woody Harrelson, deux proéminents sceptiques de la version officielle des attentats du 11 septembre 2001, le film contestera entre autres les causes de l'effondrement des tours du World Trade Center et la nature de l'attaque sur le Pentagone. La publicité préliminaire du projet annonce: «Nous, le peuple, demandons une enquête indépendante sur les événements tragiques du 11-septembre». *September Morn* adoptera une structure en huis clos inspirée par *12 Angry Men*, drame juridique classique sorti en 1957. Le film sera réalisé par B.J. Davis, vétéran cascadeur et réalisateur de séries B, dont l'infâme téléfilm *Charlie Sheen's Stunt Spectacular*.

– Jozef Siroka; Source: Deadline

PHOTOS LA PRESSE CANADIENNE



Martin Sheen

Woody Harrelson

EN PRIMEUR

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

LE MAGASIN DES SUICIDES

FILM D'ANIMATION DE PATRICE LECONTE

★★★

Patrice Leconte a fait un pari audacieux en adaptant en dessin animé le roman de Jean Teulé. On louera d'ailleurs le cran du réalisateur de *Monsieur Hire* d'avoir joué à fond la carte de l'humour noir sans toutefois se vautrer dans la complaisance macabre. (M.-A.L.)
PAGE 8

WE ARE LEGION: THE STORY OF THE HACKTIVISTS

DOCUMENTAIRE DE BRIAN KNAPPENBERGER

★★★½

On sort de cette immersion dans un monde parallèle avec l'impression réelle qu'on n'a pas fini d'entendre parler d'Anonymous, et que la cyberguerre aura bel et bien lieu. En ce sens, le film de Brian Knappenberger est déjà un fascinant document d'archives sur un phénomène qui vient tout juste de naître et qui croît à vitesse grand V. (C.G.)
PAGE 9

LE JOUR DES CORNEILLES

FILM D'ANIMATION DE JEAN-CHRISTOPHE DESSAINT

★★★

Pas de 3D, pas d'effets vertigineux, pas de couleurs criardes. Voilà plutôt un film de facture assurée (bravo pour le coup de crayon assuré) qui fait davantage appel à l'esprit qu'aux sens. (A.D.)
PAGE 14

VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU

DRAME D'ALAIN RESNAIS

★★★

Vous n'avez encore rien vu se démarque par l'ingéniosité de la mise en scène et aussi par la qualité d'interprétation d'une distribution d'ensemble de haut niveau. Il émane de ce film un charme suranné, voire même un peu désuet, dans lequel se fait néanmoins valoir la vivacité d'esprit du cinéaste. (M.-A.L.)
PAGE 14

Le « Titanic » des Wachowski



MARC CASSIVI
CHRONIQUE

Certains y ont vu un chef-d'œuvre et crient au génie. D'autres (j'en suis) y ont vu une prétentieuse et extravagante baudruche de deux heures quarante-cinq, qu'ils recommandent d'éviter à tout prix.

Il y a des films qui polarisent les points de vue. *Cloud Atlas*, à l'affiche depuis hier, est de ceux-là. La collaboration très attendue entre Andy et Lana Wachowski (*The Matrix*) et Tom Tykwer (*Cours Lola cours*), n'a laissé personne indifférent depuis sa présentation en septembre au Festival international du film de Toronto. Il s'agit d'une adaptation ambitieuse du roman éponyme de David Mitchell, candidat au Booker Prize en 2004, que d'aucuns avaient déclaré inadaptable au cinéma. Sans avoir lu le roman – qui accumule la poussière sur mon bureau –, je n'ai pas de difficulté à le croire, tellement ce récit se transforme en bouillabaisse indigeste au grand écran. À mon avis, évidemment.

Chaque critique, chaque cinéophile, transporte dans les salles obscures, comme un baluchon virtuel, son bagage cinématographique. Chacun a

ses références, ses préférences, ses inclinations. Si vous fréquentez à l'occasion cette chronique, depuis le temps, vous savez où je loge. À l'enseigne d'un cinéma d'auteur – je le déclare sans m'en excuser – assez conventionnel.

Les prouesses techniques des nouveaux demi-dieux du cinéma de genre, portés aux nues par les amateurs de films de superhéros ou de série B asiatiques, me laissent généralement de glace. La science-fiction n'a jamais été mon genre de prédilection. Les récits d'anticipation, très peu pour moi. Qualifiez-moi d'ennuyeux, mais un drame naturaliste sans grands rebondissements, ancré dans un quotidien morne, suffit amplement à mes maigres ambitions de spectateur.

Je n'attendais rien du nouveau film des ex-frères (et désormais frère et sœur, changement de sexe oblige) Wachowski. *The Matrix* m'était passé 40 pieds au-dessus de la tête. Et si j'étais intrigué par la collaboration des Wachowski avec Tom Tykwer, perdu dans la brume des *blockbusters* depuis *Cours Lola cours*, c'est à reculons que j'ai choisi de découvrir

Cloud Atlas plutôt qu'*Inch'Allah* d'Anaïs Barbeau-Lavalette, programmé à la même heure un samedi à Toronto.

Contrairement à la formule consacrée, je l'ai regretté. Et pas juste un peu. *Cloud Atlas* n'est pas qu'un condensé d'esbroufe cinématographique, c'est un retentissant naufrage qui se complait dans sa propre démesure. Pensez à *Waterworld*, mais en moins réussi.

Dans ce pensum boursoufflé, le spectateur tente de démêler six histoires qui lui sont racontées simultanément, se déroulant tantôt au XIX^e siècle, tantôt au début du siècle dernier, dans les années 70,

« *Cloud Atlas* » est un retentissant naufrage qui se complait dans sa propre démesure.

aujourd'hui même, dans un futur rapproché ou éloigné, aux quatre coins du globe (et plus loin encore). Heureusement pour lui, tous les protagonistes parlent l'anglais ou l'un de ses dérivés, tel ce patois semblable à celui des Teletubbies, inventé pour les besoins d'un récit postapocalyptique campé à Hawaii, d'un ridicule à tuer dans la bouche de Tom Hanks et de Halle Berry.

Hanks, Halle Berry, Jim Broadbent, Jim Sturgess, Hugh

Grant, Susan Sarandon et plusieurs autres acteurs prêts à gaspiller leur talent interprètent jusqu'à six rôles, de différentes époques, dans cet europadding affligeant, nappé de sauce nouvel-âgeuse, afin de souligner au crayon gras le concept inusité au cinéma qu'est la réincarnation (j'ironise).

Il faut les voir tour à tour se métamorphoser – ils changent de sexe, de race, de nationalité, alouette – grâce à des postiches, des maquillages, de faux nez et des prothèses de dents cariées. On croirait voir M^{me} Doubtfire, si le personnage de Robin Williams avait fait de la figuration dans la *Guerre du feu* de Jean-Jacques Annaud, sans plan d'assurance dentaire. Presque aussi ridicule que l'accent cockney qu'emprunte Tom Hanks pour nous faire croire à un écrivain voyou qui se venge d'un critique littéraire en le balançant par la fenêtre d'un gratte-ciel londonien.

Le seul avantage de voir tous ces acteurs faire des allers-retours spatiotemporels au gré d'un scénario sans queue ni tête, c'est d'avoir l'impression de découvrir six mauvais films pour le prix d'un seul. Une aubaine.

Bien sûr, il y a des séquences saisissantes dans *Cloud Atlas*. Plus de 100 millions de dollars – en euros surtout – ont été investis dans ce fantasme d'adolescents attardés nourris aux mamelles du cinéma de genre: la violence et le sang qui en découle. Ce qui

n'empêche pas ce nuage-là d'être poussé par un vent particulièrement mauvais.

Les Wachowski, après la trilogie déclinante des *Matrix* et l'échec à la fois critique et commercial de *Speed Racer*, sont autant en manque d'un succès que Claude Meunier au Québec. *Cloud Atlas* n'est pas seulement leur *Adam et Ève*, mais leur *Titanic*. Et je ne parle pas du film...

Le vrai et le faux

Il y a du vrai et du faux dans le documentaire de Sarah Polley, *Stories We Tell*, à l'affiche depuis hier. Assez pour relancer le débat sur la responsabilité du documentariste dans sa façon de témoigner de la réalité. *Stories We Tell* est justement un film sur la construction de la réalité. Sur les multiples versions d'une réalité, selon le point de vue de celui qui la raconte et la manière dont il la raconte. À la fois portrait intimiste et exercice de style ingénieux, le troisième long métrage de la jeune actrice et cinéaste canadienne s'intéresse aux vérités du mensonge et aux impacts de la subjectivité. Sarah Polley y découvre que son père n'est pas celui qu'elle croyait. Ce n'est pas la plus grande surprise qui attend le spectateur...

Pour joindre notre chroniqueur: mcassivi@lapresse.ca

SARAH POLLEY / *Stories We Tell*

Secrets de famille

Au lendemain d'une découverte étonnante sur ses origines, Sarah Polley a traqué sa vérité à travers le regard que portent sur son histoire les membres de sa famille.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Il y a des surprises dans *Stories We Tell*, l'essai documentaire que propose la Torontoise Sarah Polley. À travers cet exercice intime, au cours duquel elle interroge les membres de sa famille, la réalisatrice met en lumière les perceptions que peuvent avoir différents individus dotés d'une histoire familiale commune.

Du coup, elle s'interroge aussi sur le cinéma. Ces «histoires qu'on raconte» sont celles qui se transmettent au sein d'une même cellule, tout autant que celles avec lesquelles un auteur cinéaste décide de jouer. En abordant des questions très personnelles, Sarah Polley a visiblement choisi de s'amuser avec son histoire, quitte à parfois déstabiliser son public.

«Je ne voulais quand même pas confondre le spectateur, affirme la réalisatrice au cours d'un entretien téléphonique accordé à *La Presse*. Mais je l'invite à se poser des questions. Je souhaite qu'il aborde cette histoire de la même manière qu'un

années 70 pour jouer dans une pièce au Centaur, maman aurait eu un moment de faiblesse pour le bel acteur à qui elle donnait la réplique.

«Nous avons toujours discuté des choses très ouvertement chez nous, explique Sarah Polley. Pour moi, il n'y avait pas grand-chose d'inédit dans les propos qu'ont tenus mes proches devant la caméra. Pendant des années, on s'est amusé du fait que j'étais probablement née d'une aventure qu'a eue ma mère. Seulement voilà: celui que nous soupçonnions d'être mon père biologique ne l'était pas, finalement. Il s'agissait d'un autre homme!»

Par la force des choses

La véritable identité du père de Sarah Polley – le producteur Harry Gulkin – fut confirmée il y a quelques années à peine. Cette histoire aurait dû rester dans le domaine privé. C'est du moins ce que Sarah a souhaité pendant un moment. L'idée de tirer un film de cette histoire est venue d'un concours de circonstances.



PHOTO FOURNIE PAR L'ONF
Sarah Polley a mis près de cinq ans à réaliser ce film très personnel.

Stories We Tell est un projet «à part» auquel Sarah Polley a travaillé pendant près de cinq ans. Parallèlement, elle aura poursuivi sa carrière d'actrice et de cinéaste. Avant d'entreprendre ce projet singulier, elle avait déjà réalisé un long métrage de fiction, *Away from Her*, qui lui valut des éloges et de nombreuses accolades (parmi lesquelles une nomination aux Oscars dans la catégorie du meilleur scénario). *Take This Waltz*, son deuxième film, fut lancé l'an dernier. Pour *Stories We Tell*, Sarah Polley a pu obtenir l'appui de l'Office national du film.

«Ce fut formidable, car les gens de l'ONF ont été très enthousiastes pour un projet qui ne pouvait être produit de façon traditionnelle. J'ai eu ce très grand luxe de pouvoir explorer, essayer des choses, prendre du temps. Dans un autre contexte de production, cela n'aurait pas été possible, car la pression est trop grande.»

Phénomène d'identification

Lancé à la Mostra de Venise, présenté ensuite au Festival de Toronto, *Stories*

We Tell a obtenu un accueil chaleureux, ce que n'attendait pas du tout Sarah Polley.

«J'ai été estomaquée de constater que ce petit film sur mon histoire familiale pouvait intéresser les gens et les toucher de cette façon. Je crois que les spectateurs pensent à leur propre famille en regardant ce film. Et s'identifient d'une manière ou d'une autre à mon histoire. Pour ma part, il y a fort à parier que je ne pourrai jamais réaliser un autre film qui résonnera en moi de façon aussi personnelle.»

Sarah Polley, maman depuis huit mois, travaille présentement à l'écriture de l'adaptation du roman de Margaret Atwood *Alias Grace*. La comédienne sera aussi l'une des têtes d'affiche d'*Everything Will Be Fine*, le film que Wim Wenders tournera prochainement en nos terres.

«J'ai beaucoup d'affection pour le Québec, dit Sarah Polley. Après tout, j'ai été conçue là!»

Stories We Tell est à l'affiche en version originale. Une version sous-titrée en français sera en salle le 26 octobre.

De beaux portraits

STORIES WE TELL

★★★½

Documentaire réalisé par Sarah Polley. Avec Sarah Polley, Michael Polley, Rebecca Jenkins. 1h48.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Dans les fiches, on range *Stories We Tell* dans la catégorie «documentaire». Parce qu'il faut bien le ranger quelque part. Mais le nouveau film que Sarah Polley tire de sa propre histoire n'a rien du documentaire classique. La réalisatrice d'*Away from Her* utilise les outils du cinéma pour faire une enquête singulière sur son histoire familiale, enquête qui aboutit sur une révélation sur ses propres origines.

Au-delà de cette quête en forme de journal intime, il y a une réflexion sur le cinéma. Et aussi, d'une certaine façon, sur les manières dont on peut s'y prendre pour «manipuler» le spectateur.

Sans rien révéler, il convient de souligner qu'à la fin de *Stories We Tell*, le spectateur est amené à se poser des questions. Multipliant les points de vue, mettant en lumière les perceptions divergentes que des individus peuvent avoir d'une histoire qui leur est pourtant commune, Sarah Polley force le spectateur à trouver sa propre vérité.

Ainsi, *Stories We Tell* prend d'abord la forme d'un *making of* dans lequel on voit Michael Polley, père de Sarah, s'installer devant un micro pour raconter l'histoire qu'il a vécue avec l'actrice Diane MacMillan, mère de ses trois enfants, parmi lesquels Sarah.

Au-delà de cette quête intime pour la réalisatrice, il y a surtout un magnifique portrait de femme. La mère de Sarah, morte d'un cancer en 1990 (Sarah avait 11 ans), revit en effet dans le regard de ceux qui l'ont aimée. C'est d'ailleurs à la faveur d'une pièce qu'elle jouait à Montréal au théâtre Centaur que Diane Polley a eu une aventure extra-conjugale. Qui s'est soldée par la naissance d'une fille.

On prendra ainsi intérêt à suivre les témoignages de tous les proches et intervenants de l'histoire. Il en ressort une authenticité tangible. Sans s'épancher, sans non plus s'appuyer sur des effets dramatiques, avec humour aussi, Sarah Polley propose un film étonnant, universel en ce qu'il force le spectateur à se ramener à sa propre histoire. Elle ne pouvait faire plus beaux portraits de famille.

«Pendant des années, on s'est amusé du fait que j'étais probablement née d'une aventure qu'a eue ma mère.»

— Sarah Polley

individu qui tente de se rapprocher de la vérité dans sa propre histoire familiale.»

Une rumeur insistante

Révélee enfant dans la série télévisée *Road to Avonlea*, Sarah Polley est née dans une famille d'acteurs. Sa mère, Diane MacMillan-Polley, est morte depuis plus de 20 ans. L'image de cette femme libre, qui a dû payer en son temps le prix de sa liberté, est évidemment très présente dans les conversations familiales. D'autant qu'il fut très longtemps suggéré au sein même de la famille que la petite dernière (Sarah) était le fruit d'une liaison extraconjugale. En séjour à Montréal pendant quelques mois à la fin des

«Je ne voyais pas du tout l'intérêt de m'exposer publiquement de cette façon, pas plus que les membres de ma famille, explique Sarah Polley. Mais un jour, mon père, Michael, a commencé à écrire l'histoire qu'il a vécue avec ma mère. Mon père biologique avait aussi l'intention d'écrire. Je trouvais intéressant de mettre les visions de tout le monde en commun, à travers un récit qui raconterait le parcours de ma mère. Cela dit, jamais je ne m'étais engagée dans un projet comme celui-là, c'est-à-dire sans avoir aucune idée du résultat. Je n'ai jamais été à mon aise en faisant ce film; je n'ai jamais non plus été certaine de la pertinence de le faire. Je trouvais important de reconnaître ces doutes dans tout ce processus.»

31^E FESTIVAL CINÉMA ROUYN-NORANDA

INTERNATIONAL EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
27 OCTOBRE AU 1^{ER} NOVEMBRE 2012

PREMIÈRE QUÉBÉCOISE



ERNEST ET CÉLESTINE

de Benjamin Renner, Stéphane Aubier, Vincent Patar
(France/Belgique/Luxembourg)

DIMANCHE 28 OCTOBRE EN MATINÉE

PREMIÈRE QUÉBÉCOISE



TOUT CE QUE TU POSSÈDES

SOIRÉE D'OUVERTURE
de Bernard Émond (Canada)

SAMEDI 27 OCTOBRE

PREMIÈRE QUÉBÉCOISE



REALITY

GRAND PRIX (CANNES 2012)
de Matteo Garrone (Italie/France)

LUNDI 29 OCTOBRE EN APRÈS-MIDI



LE VIEL ÂGE ET LE RIRE

PRIX DU PUBLIC (RENDEZ-VOUS DU CINÉMA
QUÉBÉCOIS 2012)

de Fernand Dansereau (Canada)

MARDI 30 OCTOBRE EN APRÈS-MIDI



JAGTEN / LA CHASSE

PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE -
MADS MIKKELSEN (CANNES 2012)
de Thomas Vinterberg (Danemark)

LUNDI 29 OCTOBRE EN SOIRÉE

PREMIÈRE CANADIENNE



LES ADOPTÉS

CHRISTERA DU PUBLIC ET CHRISTERA DU JURY DES
JEUNES (SAINT-JEAN-DE-LUZ 2011)
de Mélanie Laurent (France)

MERCREDI 31 OCTOBRE EN SOIRÉE



AVANT QUE MON CŒUR BASCULE

de Sébastien Rose (Canada)

MARDI 30 OCTOBRE EN SOIRÉE

PREMIÈRE CANADIENNE

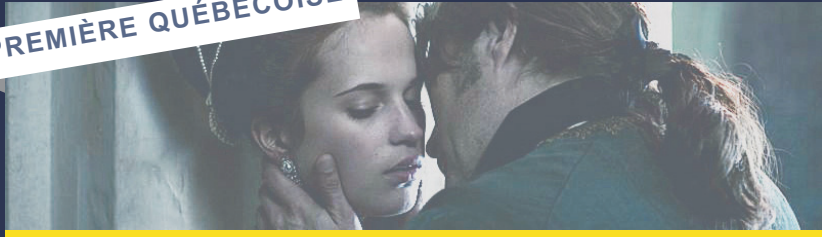


LE PRÉNOM

SOIRÉE DE CLÔTURE
de Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière
(France/Belgique)

JEUDI 1^{ER} NOVEMBRE

PREMIÈRE QUÉBÉCOISE



A ROYAL AFFAIR

OURS D'ARGENT DU MEILLEUR SCÉNARIO ET OURS D'ARGENT
DU MEILLEUR ACTEUR - MIKKEL BOE FØLSGAARD (BERLIN 2012)
de Nikolaj Arcel

(Danemark/Suède/République tchèque/Allemagne)

MARDI 30 OCTOBRE EN SOIRÉE

PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINNE



LES SAVEURS DU PALAIS

de Christian Vincent (France)

MERCREDI 31 OCTOBRE EN SOIRÉE



une filiale de entertainment one



festivalcinema.ca

Pour tout savoir de la programmation et vous
informer sur nos différents forfaits

métropole
Films Distribution



Télé-Québec

Hydro
Québec

Québec

Canada

WRECK-IT RALPH

Héros, caméos et jeux vidéo

Sonic, Q*Bert, Clyde le fantôme orange, Zangief: autant de personnages familiers à ceux qui ont « grandi » dans les arcades. Ils font des apparitions dans *Wreck-It Ralph*, 52^e film d'animation produit dans les studios Disney où le méchant du jeu vidéo *Fix-It Felix Jr.* décide qu'il en a assez de tout casser depuis 30 ans... et de se casser. Quatre univers, trois jeux vidéo, deux exclus et un *road-movie*: que la partie commence!

SONIA SARFATI
LOS ANGELES

D'un côté, l'approche Pixar: « Ce serait cool si... » De l'autre, la philosophie Disney: « Il était une fois... » John Lasseter, directeur artistique des deux studios d'animation, suit ces deux courants. Or, depuis plusieurs années, il pensait que « ce serait cool » si des personnages de jeux vidéo étaient parachutés dans un jeu qui n'est pas le leur. Le hic: il n'avait pas mis le doigt sur le « Il était une fois ».

Il se trouve que Rich Moore, réalisateur de nombre d'épisodes des *Simpsons* et de *Futurama*, gravitait dans l'entourage de John Lasseter: il avait étudié avec Andrew Stanton, lui aussi l'un des piliers de Pixar. Le monde étant bien petit, celui de l'animation l'étant encore plus, des liens s'étaient tissés entre eux. « John m'a parlé de ce concept dont l'histoire n'avait pas encore été développée », a raconté le réalisateur lors de rencontres de presse tenues à Los Angeles.

L'idée lui a plu. Le défi aussi. D'autant qu'il rêvait depuis un moment au grand écran. « Mais quand le petit vous tient occupé, il vous tient très occupé », dit en souriant celui qui s'est allié au scénariste Phil Johnston. Ensemble, ils sont partis à la recherche d'une trame solide sur laquelle le bon flash deviendrait une bonne histoire.

« Pas question de rester au niveau de l'anecdote, nous voulions creuser et arriver avec quelque chose de riche et d'universel », affirme Phil Johnston.

Ce filon plus riche et universel, ils l'ont trouvé dans le sentiment d'être mis à l'écart. Une petite fille qui ne répond pas aux « critères » en vigueur autour d'elle et vit en marge de la société. Un homme qui, depuis 30 ans, fait la même chose jour après jour et n'est apprécié ni des uns ni des autres. « Les jeux vidéo servent de toile de fond à la quête de Ralph et à celle de Vanellope; l'essentiel est

preuve ultime de sa bonne action: une médaille.

Il arrive ainsi dans *Hero's Duty*, un jeu hyperréaliste campé dans un monde futuriste, en guerre, où l'humanité est en voie d'extinction. Puis, dans *Sugar Rush*, un univers bonbon où des fillettes se livrent à d'époustouflantes courses automobiles... dont est exclue, une certaine Vanellope: elle serait une erreur de programmation et, comme Ralph, est mise à l'écart. Ces deux âmes esseulées vont bien sûr s'entraider.

Au sein de ces populations et de

Là, ils ont expliqué à quel point chaque personnage « engagé » pour *Wreck-It Ralph* resterait fidèle à lui-même et combien les détenteurs de droits auraient leur mot à dire dans les étapes du développement: « Nous étions prêts à leur montrer les story-boards, les pages du script concernant "leur" personnage, à tenir compte de leurs commentaires », note Phil Johnston. « Et nous avons eu peu de refus, mais beaucoup de conseils », poursuit Clark Spencer.

Ainsi, pas de problème pour utiliser Dig Dug à condition qu'il fasse ce que doit, c'est-à-dire creuser. Quant à Pac-Man, qu'il intervienne ici et là, parfait... mais non, il ne crache pas, il ne peut qu'avaler puisque c'est ainsi qu'est sa « vraie » nature. Et ainsi de suite.

Aux yeux du producteur, la voie à autant d'ouverture a été pavée par *Toy Story* et *Who Framed Roger Rabbit*: « Ces films ont démontré combien il pouvait être intéressant de mettre en scène des jouets du passé ou de déplacer des personnages de cartoon dans des produits contemporains. » *Wreck-It Ralph* utilise semblable principe, se faisant *road-movie* éclectique, car mené à travers quatre mondes très distincts.

Wreck-It Ralph (Les mondes de Ralph) prend l'affiche le 2 novembre.

Les frais de voyage ont été payés par Walt Disney Studios.

Les jeux vidéo servent de toile de fond à la quête de Ralph et à celle de Vanellope; l'essentiel est ailleurs

— Le scénariste Phil Johnston

ailleurs », indique Phil Johnston.

Wreck-It Ralph, donc, est l'histoire de Ralph, dont le rôle, dans un jeu vidéo genre *Mario vs. Donkey Kong*, est de tout démolir. Depuis 30 ans, il est le fléau de *Fix-It Felix Jr.*, dont Felix Jr., qui répare tout, est le héros. Il vit dans le dépotoir, seul, haï de tous. Il n'en peut plus. Il participe d'ailleurs régulièrement aux réunions des Bad-Anon, groupe de méchants en pleine crise existentielle. Puis, un jour, la goutte fait déborder le vase. La brique fait déborder le dépotoir. Et Ralph décide d'aller voir ailleurs. Dans d'autres jeux. D'y jouer les héros. De rentrer chez lui avec la

ces jeux imaginés par Rich Moore et Phil Johnston — leur adolescence passée dans les arcades a servi de base de recherche, ils ne s'en cachent pas — évoluent également des personnages familiers aux amateurs de jeux vidéo. Que l'on songe à *Sonic*, *Q*Bert*, *Zangief*, *Bowser* et bien d'autres. Pour obtenir le droit d'utiliser ces figures de proue, le tandem, accompagné du producteur Clark Spencer, est allé à la rencontre des représentants des entreprises détentrices des brevets — entre autres à la grande foire de l'électronique de divertissement E3, qui se tient annuellement à Los Angeles.





GAME CENTRAL STATION

Game Central Station, c'est la croisée des chemins: inspirée de la Grand Central Station de New York, elle est le lieu où les acteurs des différents jeux vidéo peuvent se rencontrer et, s'ils le veulent, passer d'un jeu à l'autre. « Il fallait trouver comment Ralph pouvait quitter *Fix-It Felix Jr.* pour aller dans *Hero's Duty* et *Sugar Rush*. Toutes les idées, même les plus stupides, étaient les bienvenues. À un certain moment, nous avons pensé à un vortex dans une cuvette de toilette », se rappelle Phil Johnston qui, à l'époque, vivait à New York. Rich Moore, installé à l'extérieur de la Grosse Pomme, prenait le train chaque fois qu'ils avaient à discuter du projet, et arrivait donc à cette immense gare où se croisent des gens de tous horizons. Pourquoi pas, alors, des personnages de jeux vidéo?

S'y trouvent également les « chômeurs », ceux dont les jeux ont été débranchés, comme Q*Bert; et le local où se réunissent les « méchants anonymes » – Zangief et M. Bison de *Street Fighter*; Clyde le fantôme orange de *Pac-Man*; Bowser, l'ennemi juré de Mario; Cyril, l'un des zombies de *House of the Dead*, etc.



FIX-IT FELIX JR.

Quoi et qui : parent de *Super Mario*, *Zelda* et autres *Dragon Quest*, *Fix-It Felix Jr.* est un jeu vidéo 8 bits comme on en voyait dans les années 80. À l'ancienne pour certains, vintage pour d'autres. L'idée est simple: les gentils Nicelanders, habitants de Niceland, vivent dans un immeuble où le méchant Wreck-It Ralph, montagne de muscles aux mains démesurées mesurant près de 3 m et pesant presque 300 kilos, fait les dégâts que l'on imagine. Heureusement, *Fix-It Felix Jr.* est là pour réparer derrière lui. Le méchant. Le gentil. Le premier, honni. Le second, adulé. Point. Pas de demi-mesure.

Le look : rudimentaire. Les personnages et les lieux sont composés de blocs qui bougent par à-coups, à des angles de 90 degrés. L'arrière-plan est noir et l'éclairage, sommaire. Quant à la musique, elle est issue ou inspirée des années 80. *Celebration* de Kool and the Gang, quelqu'un?



SUGAR RUSH

Quoi et qui : jeu de course automobile à la manière de *Mod Nation Racer* ou *Mario Kart*, mais avec cette esthétique « chibi » familière aux amateurs de mangas, visiblement destiné aux plus jeunes des enfants qui fréquentent l'arcade, *Sugar Rush* s'inspire des jeux des années 90. Ses habitants, dirigés par King Candy, y fabriquent/cuisinent le véhicule qu'ils vont conduire lors de la grande course. Au sein de ce monde sucré bonbon, une exclue qui serait une erreur dans le programme: Vanellope von Schweetz.

Le look : alors que *Fix-It Felix Jr.* est de cubes et de couleurs primaires et *Hero's Duty*, de triangles acérés et de noirs, *Sugar Rush* est tout en courbes, pête de couleurs et flamboie de lumière... sauf dans sa partie sombre, secrète et souterraine. Pour rythmer le tout, la musique pop du groupe féminin japonais AKB48 et une certaine Rihanna.



HERO'S DUTY

Quoi et qui : jeu de tir en vue subjective (FPS) genre *Call of Duty*, *Metroid Prime* et *Gears of War*, *Hero's Duty* est à la fine pointe de la technologie. Ce jeu, le plus récent de l'arcade, entraîne les joueurs dans un monde futuriste où des soldats armés jusqu'aux dents et menés par le lieutenant Tamora Jean Calhoun combattent les monstrueux Cy-Bugs qui sont en voie d'anéantir l'univers. Bref, c'est un monde hostile. À des années-lumière du gentil Niceland.

Le look : les personnages sont très inspirés de ceux que l'on voit dans les *comic-books*, autant dans leur allure que dans leur gestuelle et leurs poses. Le monde futuriste dans lequel ils évoluent est hyperréaliste et baigne dans un éclairage sombre où les éclats de lumière jaillissent des armes à feu. La musique qui accompagne ce chaos est électronique, agressive, inquiétante. Y participent: Skrillex et Noisia.



Chimie vocale

Habitué des séries animées destinées au petit écran, Rich Moore travaille « ses » voix en groupe et non en solo. Chose qui est extrêmement inhabituelle pour les longs métrages animés, où les acteurs engagés travaillent seuls dans une cabine d'enregistrement. « Mais quand vous avez un John C. Reilly et une Sarah Silverman à votre disposition, vous voulez entendre leur complicité, leur chimie! », fait le réalisateur, qui est parvenu à réunir une distribution vocale impressionnante pour son premier long métrage.

En version originale, John C. Reilly (*Talladega Nights*, *Walk Hard*) prête donc sa voix à Ralph (devenu Ralph Lacasse en version québécoise, et s'exprimant avec la voix de l'humoriste Philippe Laprise) et Sarah Silverman (*School of Rock*, *The Sarah Silverman Program*) fait merveille en tant que Vanellope.

« Faire des voix m'a toujours semblé pénible », indique cet adepte du travail collectif qu'est John C. Reilly. Mais quand on lui a proposé une participation élargie (il a rencontré les animateurs qui allaient créer Ralph, a répondu à leurs questions, fait des suggestions) et des enregistrements en compagnie de ses complices à l'écran, « j'ai eu l'impression d'être partie prenante du projet et j'ai accepté ». Même chose pour Sarah Silverman, qui prête régulièrement sa voix à des séries animées et est donc habituée aux enregistrements « groupés ». « Et puis, il y avait Vanellope: si je n'avais pas oublié d'avoir des enfants, j'aurais voulu avoir une fille comme celle-là », dit-elle à la blague.

Bref, la chimie (vocale) explose à l'écran entre ces deux-là, comme elle fait mouche dans le tandem éclectique formé par Jack McBrayer (*30 Rock*) en souriant *Fix-It Felix Jr.* et Jane Lynch (*Glee*) en rude sergent Calhoun. Aussi de la distribution, Alan Tudick (*Ice Age*, *Patch Adams*) en King Candy (*Sa Sucrierie* en version québécoise, « vocalisé » par Benoît Brière).

— Sonia Sarfati

CINÉMA

PATRICE LECONTE / *Le magasin des suicides*

La vie est belle

Créer un film d'animation fantaisiste sur un thème aussi tragique que le suicide? C'est ce qu'a fait Patrice Leconte en adaptant le roman de Jean Teulé. Et en chantant!

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Patrice Leconte l'affirme d'entrée de jeu: il n'aurait jamais accepté de porter *Le magasin des suicides* à l'écran si le récit n'avait pas bifurqué du côté de la vie.

«C'est dans ma nature, dit-il au cours d'un entretien téléphonique accordé à *La Presse*. Le message est tout le contraire de celui que véhiculent les personnages adultes du film. La vie est belle et vaut la peine d'être vécue. Cela dit, je ne vous cacherais pas qu'il s'agit là d'un travail de funambule. On joue avec de la dynamite. À l'arrivée, le film plaît ou déplaît, mais je suis heureux que nous ayons réussi à faire en sorte que le message positif soit mis de l'avant. J'ai toujours tendance à tirer vers le haut.»

Cette adaptation en dessin animé du roman de Jean Teulé a aussi permis au réalisateur de *Ridicule* de manier l'humour noir comme jamais auparavant. *Le magasin des sui-*



PHOTO LOIC VENANCE, AGENCE FRANCE-PRESSE

Le réalisateur Patrice Leconte manie l'humour noir comme jamais auparavant dans le dessin animé *Le magasin des suicides*.

compte que les enfants de 8, 9 ou 10 ans l'appréciaient particulièrement. C'est probablement dû au fait qu'ils ont le même âge que le petit Alan, le gamin du film, et qu'ils s'identifient au regard qu'il porte sur les adultes qui l'entourent. Il les trouve résolument trop sombres et trop sérieux!

«J'ai tendance à croire que ce film peut attirer tous les publics, analyse Patrice Leconte. Mais nous nous sommes rendu

Du relief 2D

Le magasin des suicides est une coproduction France-Québec-Belgique. La société Toutenkartoon, qui a pignon sur rue à Paris, Montréal et Angoulême, s'est investie dans ce projet. On doit d'ailleurs la technique du relief 2D à cette entreprise. D'une certaine façon, Patrice Leconte, qui a été dessinateur au magazine *Pilote* dans les années 60, a l'impression de renouer avec ses premières amours.

«J'ai été enthousiasmé quand on m'a montré la technique du relief 2D, explique-t-il. Comme je tiens à conserver l'aspect plus artisanal du dessin, je trouvais que cette technique s'harmonisait à merveille avec l'idée que j'avais de ce film. C'est un peu comme une image en relief qui sort

d'un livre. D'ailleurs, je préfère dire du *Magasin des suicides* qu'il s'agit d'un dessin animé plutôt que d'un film d'animation. L'aspect graphique du dessin est très important.»

Le réalisateur a tenu à ce que ce soit des acteurs très peu connus qui prêtent leurs voix aux personnages.

«C'est une tendance lourde de faire appel à des stars pour des films d'animation, mais, personnellement, j'estime que ça ne sert pas bien les films. Le spectateur n'oublie jamais la personnalité de la vedette dont il entend – et reconnaît – la voix.

L'expérience fut à ce point concluante qu'avec son scénariste complice, Jérôme Tonnerre, Patrice Leconte planche déjà sur le scénario d'un autre dessin animé, qui sera produit au cours des

prochaines années avec la même équipe. Le processus étant très long, on vise une sortie sur les écrans à Noël 2015.

Le cinéaste ne dédaigne pas pour autant le cinéma en prise de vues réelles. Dès la semaine prochaine, l'entame en Belgique le tournage d'*Une promesse*, adaptation du roman *Le voyage dans le passé* de Stefan Zweig.

«Il s'agit d'une histoire d'amour sublime campée dans l'Allemagne de 1912, précise le réalisateur. Je tourne le film en anglais avec des acteurs britanniques. J'aurai le plaisir de diriger Rebecca Hall, Alan Rickman et Richard Madden. Après avoir éprouvé une petite lassitude, qui découlait de mauvais choix de ma part, j'ai le sentiment d'avoir retrouvé l'enthousiasme de mes débuts!»

«Je suis heureux que nous ayons réussi à faire en sorte que le message positif soit mis de l'avant.» — Patrice Leconte

ides suit les tribulations d'une famille pas comme les autres, dont le fonds de commerce est de miser sur le malheur des gens en vendant aux désespérés tout le nécessaire pour «réussir» un suicide. Or, l'arrivée d'un enfant enjoué et rieur – ce qui est contraire aux sombres préceptes de la

compte que les enfants de 8, 9 ou 10 ans l'appréciaient particulièrement. C'est probablement dû au fait qu'ils ont le même âge que le petit Alan, le gamin du film, et qu'ils s'identifient au regard qu'il porte sur les adultes qui l'entourent. Il les trouve résolument trop sombres et trop sérieux!

Pas facile, la mort...

LE MAGASIN DES SUICIDES

★★★

Film d'animation de Patrice Leconte. Avec les voix de Bernard Alane, Isabelle Spade, Kacey Mottet Klein. 1h25.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

«Au magasin des suicides, un client satisfait ne revient jamais!» Telle est la devise d'une boutique tenue par la famille Tuvache, que fréquentent ceux qui veulent

acheter une méthode pour en finir avec la vie.

Patrice Leconte a fait un pari audacieux en adaptant en dessin animé le roman de Jean Teulé. On louera d'ailleurs le cran du réalisateur de *Monsieur Hire* d'avoir joué à fond la carte de l'humour noir sans toutefois se vautrer dans la complaisance macabre. Aussi étrange que cela puisse paraître, cet univers on ne peut plus sombre est traversé par quelques élans de poésie, avec, toujours, de jolis clins d'œil.

Empruntant parfois la forme d'une comédie musicale, *Le magasin des suicides* bascule du côté souriant des choses le jour où madame Tuvache accouche d'un bébé qui n'affiche aucun trait typique.

Dans cette famille où la tristesse et le malheur constituent la norme, histoire d'harmoniser l'humeur collective avec l'entreprise familiale, l'arrivée de ce petit être rieur et enjoué emprunte vite les allures d'une tragédie honteuse. Malgré tous les efforts mis pour enrayer ce vilain trait de caractère, rien à faire. La «mauvaise influence» du garçon aura des conséquences fâcheuses...

Intertitre

Réalisé en relief 2D (les objets et les personnages ne se détachent pas comme dans un film 3D, mais les niveaux des plans changent pour créer une impression de profondeur), *Le magasin des suicides* se distingue par

Aussi étrange que cela puisse paraître, cet univers on ne peut plus sombre est traversé par quelques élans de poésie.

la qualité de ses dessins. Cela dit, le spectateur aura parfois le sentiment que le film cherche son identité. En effet, même si l'approche est pour le moins originale, elle évoque aussi d'autres univers, particulièrement celui de Tim Burton.

Cela dit, le récit prend rapidement une tournure optimiste, malgré son aspect très sombre. Et c'est tant mieux. Il aurait en effet été bien malaisant qu'un dessin animé célèbre le suicide. Même si on y chante...

★★★★★

«THE MASTER: L'UN DES PLUS GRANDS FILMS DE L'ANNÉE.»
— Marc-André Lussier, LA PRESSE

Écrit et réalisé par PAUL THOMAS ANDERSON

LE MAÎTRE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

JOAQUIN PHOENIX PHILIP SEYMOUR HOFFMAN AMY ADAMS

GAGNANT MEILLEUR ACTEUR JOAQUIN PHOENIX
GAGNANT MEILLEUR ACTEUR PHILIP SEYMOUR HOFFMAN
GAGNANT MEILLEUR FILM

www.lemaitre-lefilm.com

13 ANS À L'AFFICHE!

PRÉSENTÉ EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE ET EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

LES FILMS SEVILLE

★★★★★

«...À NE PAS MANQUER.»
— La Presse
Fabien Boileau - Agence QMI
— The Gazette

«MAGNIFIQUE HOMMAGE À LA VIE...»
Claude Deschênes - Radio-Canada

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE MONTRÉAL CINÉMA

Alphée des étoiles

un film de Hugo Latulippe

onf.ca/alpheedesetoiles

13 ANS PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

«LA MEILLEURE COMÉDIE ROMANTIQUE DE L'ANNÉE!»
UN FILM INTELLIGENT QUI FAIT DU BIEN... LOUISE BOURGOIN ENVÔTANTE COMME TOUJOURS!
— Elizabeth Lepage-Boily, cinéchose.com

«UNE COMÉDIE ROMANTIQUE SEXY ET PÉTILLANTE.»
BEIGBEDER MANIE LES MOTS ET LES IMAGES AVEC UNE REDOUTABLE EFFICACITÉ.
— Monon Dumais, Voir

LOUISE BOURGOIN ⚡ GASPARD PROUST

L'amour dure trois ans

LE MEILLEUR FILM DE
FREDERIC BEIGBEDER

JOEY STARR JONATHAN LAMBERT
FREDERIQUE BEL NICOLAS BEDOS
ELISA SEDNAOUI BERNARD MENEZ ANNY DUPREY
ET AVEC LA PARTICIPATION DE VALÉRIE LEMERCIER

13 ANS PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

LES FILMS CHRISTAL



PHOTO FOURNIE PAR LE CINÉMA DU PARC

We Are Legion est une initiation à une culture qui ne cesse de prendre de l'ampleur sur le web.

Les rebelles du web

WE ARE LEGION: THE STORY OF THE HACKTIVISTS

Documentaire de Brian Knappenberger. 1h33.

CHANTAL GUY

La plupart des internautes « ordinaires » ne connaissent du collectif Anonymous que le célèbre masque de Guy Fawkes popularisé par le film *V for Vendetta*, et qu'on a vu dans bien des manifs depuis quelques années. Le documentaire de Brian Knappenberger vise paradoxalement à donner un visage plus humain à un mouvement qui base son pouvoir sur l'anonymat et la force du nombre.

C'est précisément un portrait, filmé à vif, que nous offre le documentariste Knappenberger,

On sort de ce documentaire avec l'impression qu'on n'a pas fini d'entendre parler d'Anonymous, et que la cyberguerre aura bel et bien lieu.

peut-être trop collé à son sujet et à l'actualité pour prendre ses distances. Il n'en demeure pas moins que son documentaire est une initiation à une culture qui ne cesse de prendre de l'ampleur sur le web. Car il s'agit bien plus d'une culture de la désobéissance civile « virtuelle » que d'une organisation hiérarchique – ce que nous expliquent des spécialistes et des « hacktivistes », à visage découvert ou non.

Vive le web libre!

Les Anonymous se considèrent comme des défenseurs du web libre, et l'on apprend à quel point il est risqué de se froter à eux – notamment par la description d'une première

lutte contre l'Église de Scientologie en 2008, qui a fait date chez les sympathisants du mouvement.

En voulant s'attaquer au site 4chan, qui avait diffusé une entrevue « interdite » de Tom Cruise, l'Église de Scientologie a éveillé une rébellion qui n'attendait qu'à se découvrir, et cette révélation s'est faite dans une certaine ivresse, avec des conséquences autant informatiques que « physiques » (manifestations spontanées).

Révolte et répression

À l'intérieur de cette culture, on constate des contradictions, lorsque certains veulent faire taire ce qu'ils jugent indésirable, tout en prônant l'interdiction de la censure. On y raconte aussi les liens du mouvement avec Wikileaks, l'importance d'Anonymous dans la révolution arabe (segment qu'on aurait voulu plus étoffé et moins lyrique) et ses derniers gros coups, entre autres la revanche musclée qui a suivi la fermeture du site Megaupload, et qui a eu pour cibles les sites du FBI et du département de la Justice américain.

On comprend en outre que s'organise la réplique des institutions, qui ont et auront de plus en plus recours à des poursuites contre les « hacktivistes » – ce qui est vu évidemment comme une répression par Anonymous, qui se considère comme une « conscience » du web. On ne peut officiellement en être membre, mais le vide juridique entourant ses actions collectives est une porte ouverte à tellement de choses que tous les internautes devraient s'inquiéter, en fait.

On sort de cette immersion dans un monde parallèle pourtant très près de nous avec l'impression réelle qu'on n'a pas fini d'entendre parler d'Anonymous, et que la cyberguerre aura bel et bien lieu. En ce sens, le film de Brian Knappenberger est déjà un fascinant document d'archives sur un phénomène qui vient tout juste de naître et qui croît à vitesse grand V, de façon aussi exponentielle que le web lui-même.

Portrait unidimensionnel

DIANA VREELAND: THE EYE HAS TO TRAVEL

Documentaire de Lisa Immordino Vreeland. 1h26.

NATHALIE COLLARD

Rédactrice en chef du magazine *Vogue* de 1963 à 1971, Diana Vreeland était une femme flamboyante qui a profondément marqué la culture populaire américaine. Dans *The Eye Has to Travel*, documentaire que lui consacre la femme de son petit-fils qui ne l'a pourtant jamais connue, on a un aperçu de la personnalité hors norme de cette grande dame de la mode, très proche des créateurs et des artistes, qui est morte en 1989.

On note quelques ressemblances entre Diana Vreeland et Anna Wintour, l'actuelle rédactrice en chef du magazine *Vogue*. Comme celle qui lui a succédé, Vreeland était un bourreau de travail, exigeante à la limite du supportable, confie l'actrice Ali MacGraw, son adjointe durant quelques années. Et comme Anna Wintour, Vreeland avait une idée bien précise de ce qui devait se retrouver dans *SON* magazine. « Si elle avait voulu faire livrer des orchidées en Alaska pour une séance photo, on l'aurait fait », témoigne un photographe interviewé dans le film.

Au fil des témoignages de ceux et celles qui l'ont côtoyée, du couturier Hubert de Givenchy au mannequin Lauren Hutton en passant par l'actrice Anjelica Houston, se dégage le portrait d'une femme déterminée qui avait du flair non seulement pour la mode, mais aussi pour toutes les tendances de la société. C'est aussi elle qui a remis l'Institut du costume du Metropolitan Museum sur la carte avec des expositions grand public qui attireraient les foules.

Domage que le documentaire qui lui est consacré manque à ce point d'audace et de créativité. La narration, basée sur les entretiens que Vreeland a eus avec l'écrivain George Plimpton (à qui elle avait demandé de l'aider à rédiger sa biographie) est redondante. Peu portée sur l'introspection, Diana Vreeland fait dévier la conversation chaque fois qu'on lui pose une question trop personnelle.

Le témoignage de ses deux fils, très pudiques, laisse entendre que leur mère s'intéressait peu à eux, plongée qu'elle était dans son travail et dans les mondanités. À propos de son mariage qui a duré plusieurs décennies, on n'en saura pas plus. Les proches qui témoignent dans le film ressassent les clichés habituels: « c'était une femme plus grande que nature, etc. On aurait voulu savoir qui se cachait derrière l'icône. Ce sera pour une autre fois.

« DES HISTOIRES DÉCHIRANTES (...) LA RÉALISATION EST MAGNIFIQUE ET LE MONTAGE, MAGISTRAL. UN TRAVAIL REMPLI D'AMOUR! »
BILL BROWNSTEIN, THE GAZETTE

« UN DOCUMENTAIRE ACCROCHEUR ET TOUCHANT SUR LE CANCER DU SEIN. »
JACQUELINE MALLETTE, MONTREAL 157

les belles & la bête

9 femmes
1 diagnostic
une nouvelle vie

MEILLEUR DOCUMENTAIRE PRIX DU PUBLIC
Festival de FILMS MONDE 2012

52ND KRAKOW FILM FESTIVAL PREMIERE MONDIALE

Sélection officielle Toronto International Film and Video Awards 2012

Sélection officielle whistler FILM FESTIVAL 2012

un film de Liliana Komorowska

www.beautyandthebreastmovie.com

À L'AFFICHE DÈS AUJOURD'HUI! FORUM 22

★★★★★

« UN UNIVERS EXTRAORDINAIRE, REMARQUABLEMENT INVENTIF ET IMPOSSIBLE À OUBLIER. »
BRENDAN KELLY, THE GAZETTE

« UNE ŒUVRE POÉTIQUE, QUI DÉPEINT UN MONTRÉAL FUTURISTE ÉTONNANT. »
MAXIME DÉMERS, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Mars & Avril

Présenté en ouverture de la section Focus
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

un film de MARTIN VILLENEUVE

JACQUES LANGUIRAND CAROLINE DHAVERNAS PAUL AHMARANI ROBERT LEPAGE

FACEBOOK.COM/MARSETAVRIL

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE! CINÉMA Beaubien QUARTIER LATIN LE FORUM 22

Regardez-nous sur YouTube Vivafilmofficiel Suivez-nous sur facebook Alliance Vivafilm

REBELLE - REPRÉSENTANT DU CANADA AUX OSCARS - MAINTENANT DISPONIBLE EN DVD ET VSD

Jean-Louis Livi présente

« UNE ÉMOUVANTE ET LUDIQUE RÉFLEXION SUR LA VIE, L'ART ET LA MORT! »
MANON DUMAIS, VOIR

★★★★★ « ÉBLOUISSANT! » LA CROIX

★★★★★ « ÉMOUVANT! » LES INROCKUPTIBLES

★★★★★ « DÉLICIEUX ET POIGNANT! » LE NOUVEL OBSERVATEUR

★★★★★ « ALAIN AU PAYS DES MERVEILLES! » L'EXPRESS

★★★★★ « SOMPTUEUX! » TRANSFUGE

★★★★★ « ORIGINAL DU DÉBUT À LA FIN! » PARIS MATCH

★★★★★ « SI JEUNE! SI ÉMOUVANT! » L'HUMANITÉ

★★★★★ « UN TRÉSOR! » ELLE

★★★★★ « BRILLANT! » JOD

★★★★★ « BRILLANTISSIME! » LES FICHES DU CINÉMA

Vous n'avez encore rien vu

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

réalisé par Alain Resnais

MATHIEU AMALRIC PIERRE AROITI SABINE AZEMA JEAN-NOËL BRÔUTE ANNE CONSIGNY ANNY DUPÉREY RIPPOLTE GIRARODOT GÉRARD LARTIGAU MICHEL PICCOLI DENIS PODALYDÈS MICHEL ROBIN ANRZEJ SEWERYN JEAN-CHRISTIAN SIBERTIN-BLANC MICHEL VUILLERMOZ LAMBERT WILSON

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE! CINÉMA Beaubien QUARTIER LATIN LE FORUM 22

metropolefilms.com

CINÉMA

Le retour de la même affaire

ALEX CROSS

★★

Thriller policier de Rob Cohen. Avec Tyler Perry, Matthew Fox, Rachel Nichols. 1h41.

ALEKSI K. LEPAGE

COLLABORATION SPÉCIALE

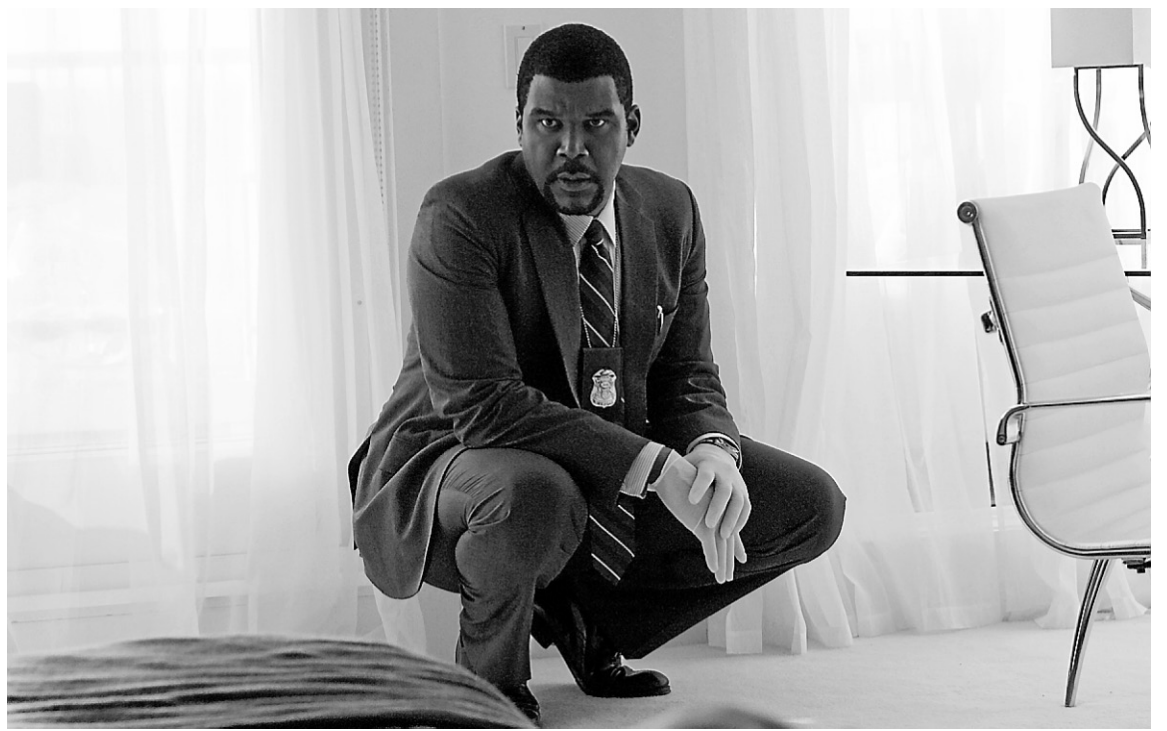
Après le pénible *Taken 2*, qui s'est mystérieusement taillé une place enviable au box-office, en avez-vous assez de ces thrillers policiers interchangeables et formatés qui suivent à la lettre les sempiternels codes d'un genre éternel? En voici un autre! *Alex Cross* n'est cependant pas une déception: on n'en attendait rien, et c'est ce qu'on a eu. Nous voilà donc comblés de vide.

Adaptation d'un roman de James Patterson pioché dans sa série de polars consacrée

aux enquêtes du D^r Alex Cross, flic noir particulièrement brillant et perspicace, ce nouvel épisode oppose notre héros à un tueur-terroriste sadique qui, en plus de satisfaire son énigmatique employeur, prend un plaisir sincère et malsain à son job d'assassin.

Morgan Freeman, interprète du D^r Cross dans les adaptations précédentes (*Kiss the Girls* en 1997 et *Along Came a Spider* en 2001), cède sa place à un acteur moins célèbre et moins doué, Tyler Perry, statique et peu charismatique.

Perry est secondé par Edward Burns dans le rôle du fidèle coéquipier blanc qui ne mourra même pas en cours de route. C'est la tendre épouse du héros (Rachel Nichols) qui y passera, mortellement atteinte d'une balle perdue – une façon d'évacuer tout personnage féminin intéressant



Le comédien Tyler Perry donne vie (c'est vite dit) au personnage d'Alex Cross.

PHOTO FOURNIE PAR FILMS SÉVILLE

de ce spectacle qui se veut viril, mais qui, comme on dit, bande mou.

Moralement anéanti, mais armé de courage et de colère, Cross voudra se faire vengeance et partira, avec son acolyte, à la chasse aux bandits, soit le cruel assassin (très efficace Matthew Fox)

et son odieux patron (Jean Reno, dans le rôle du méchant Français de service pour la 100^e fois). Tout cela culminera en un duel sans merci (dans un entrepôt désaffecté, bien sûr). *Alex Cross* fait l'effet d'un *Lethal Weapon* sans humour, sans protagonistes vraiment attachants et – comble du

comble – sans scènes d'action dignes de mention.

Le réalisateur Rob Cohen, pourtant habitué au cinéma trépidant (on lui doit quand même le premier *The Fast and the Furious*), se sera apparemment attelé à l'ouvrage avec toute la fougue et l'enthousiasme d'un fonctionnaire.



INVITENT 100 PERSONNES À LA PREMIÈRE DU FILM

PATRICK
BRUEL

VALÉRIE
BENGUIGUI

CHARLES
BERLING

JUDITH
EL ZEIN

GUILLAUME
DE TONQUÉDEC



Le Prénom

CELUI QUI A FAIT RIRE
LE QUÉBEC AUX ÉCLATS!

UN FILM DE MATTHIEU DELAPORTE & ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE

LE LUNDI 5 NOVEMBRE À 19 H AU CINÉMA EXCENTRIS
(3536 boulevard Saint Laurent, Montréal)

POUR PARTICIPER, VISITEZ
concoursLesFilmsSeville.com

Le concours débute sur le site web le 18 octobre et se termine le 23 octobre 2012. Le tirage aura lieu le 24 octobre. Les 50 gagnants recevront par la poste une invitation à la première pour deux personnes. Règlements du concours disponibles chez Les Films Séville.

AU CINÉMA LE 9 NOVEMBRE 2012

LesFilmsSeville

La souricière

ARBITRAGE

★★★

Thriller de Nicholas Jarecki. Avec Richard Gere, Susan Sarandon, Tim Roth, Laetitia Casta. 1h47.

CATHERINE SCHLAGER

Richard Gere. Susan Sarandon. Tim Roth. Une distribution de rêve, quoi! Réunissez de grands acteurs sur une même affiche et vous récolterez assurément des nominations aux Oscars. Eh bien, ce ne sera pas le cas pour *Arbitrage*, deuxième réalisation du scénariste et réalisateur Nicholas Jarecki.

Dans ce thriller financier qui n'est pas sans rappeler *Margin Call* ou même *Wall Street*, le cinéaste n'exploite malheureusement pas suffisamment le talent de ses interprètes. Si Richard Gere hérite d'un rôle consistant, Susan Sarandon – qui avait déjà formé un couple avec Gere dans *Shall We Dance* – est ridiculement sous-exploitée tandis que Tim Roth aurait mérité un rôle à sa mesure.

Réalisé sobrement, *Arbitrage* comporte quelques longueurs, mais n'est pas dénué d'intérêt.

Arbitrage, qui ouvrait en septembre dernier le Festival de San Sebastian, n'est pourtant pas un film inintéressant. On y suit la lente descente aux enfers du magnat de la finance Robert Miller (Richard Gere, convaincant) qui voit sa vie basculer lorsque sa maîtresse française Julie (Laetitia Casta, sans substance) meurt subitement. Pourchassé par un détective tenace (Tim Roth, terne), il doit cacher ses infidélités à sa femme Ellen (Susan Sarandon, égale à elle-même) et ses fraudes à sa fille Brooke (Brit Marling, surprenante) qui travaille au sein de l'entreprise de fonds spéculatifs qu'il souhaite vendre.

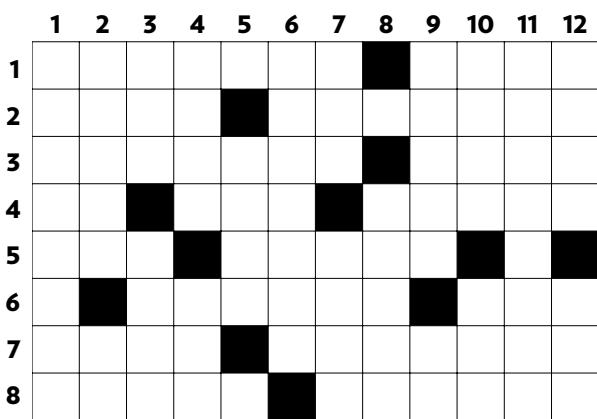
Nicholas Jarecki, réalisateur du documentaire *The Outsider* et coscénariste du film *The Informers*, a rédigé son scénario en 2008 alors que la crise financière américaine faisait rage. Il s'est largement inspiré du financier John Paulson et de l'ancien président Clinton pour donner chair au personnage incarné par Richard Gere. Il en résulte un film ancré dans l'actualité qui n'est pas sans rappeler l'affaire Bernard Madoff.

Réalisé sobrement, *Arbitrage* comporte quelques longueurs, mais n'est pas dénué d'intérêt. Avec sa finale ouverte qui se termine assez abruptement, il fait un joli pied de nez aux productions hollywoodiennes formatées.



MOTS CROISÉS JUNIOR

Du lundi au samedi
WWW.HANNEQUART.COM



HORIZONTALEMENT

- Échange violent de paroles entre personnes qui s'opposent. - Difficile à supporter.
- Trotte dans la tête. - Mammifères marins qui se nourrissent de poissons.
- Grosse dent de la partie postérieure de la mâchoire. - Sensation de malaise.
- Après tu. - Les...et les autres. - Il y en a plusieurs qui relient Montréal à la Rive-Sud.
- Clair et précis. - Enfant qui vient après l'aîné.
- Mouvements du cheval qui lance brutalement ses

membres postérieurs vers l'arrière. - Petit poil qui protège l'oeil.

Il faut en prendre un pour sauter plus loin. - Met un mort en terre.

Qui a de la classe. - Qui font preuve d'entêtement.

VERTICALEMENT

- Rendre moins grand, réduire en quantité.
- Personne qui est l'objet d'une sorte d'adoration. - Dans la gamme.
- Il est absolument indispensable à l'organisme. - Peur que l'on ressent avant de paraître en public.

- Elle recouvre l'extérieur du corps. - Page d'un journal.
- Empire de l'Amérique précolombienne.
- Fils tordus ensemble qui servent d'élément décoratif.
- C'est la saison des lunettes soleil. - Incisive ou prémolaire.
- Enfant espiegle, turbulent.
- Vocabulaire très familier qui est employé dans certains milieux. - Marque une liaison.
- Même pas une goutte. - Comme le poisson dans les sushis.
- Qui est relatif aux dents.
- Détériorés par l'usage. - Déterminant qui désigne des choses.

SOLUTION du dernier numéro

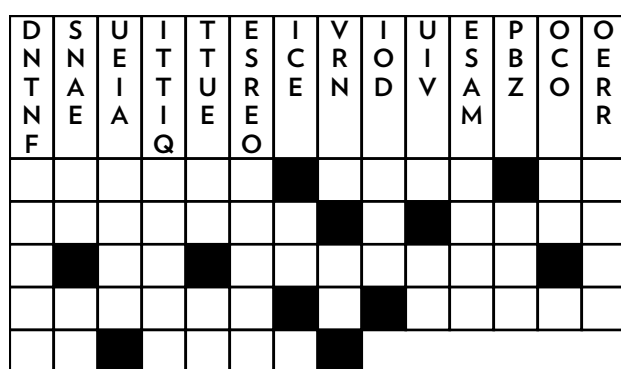
1	D	I	A	M	A	N	T	S	T	A	R
2	E	C	R	I	T	A	H	U	R	I	E
3	L	I	B	E	R	E	R	M	A	R	I
4	I	I	E	P	E	R	O	N	N		
5	C	O	T	E	U	S	E	C	A		
6	A	B	R	U	T	I	C	A	H	O	T
7	T	U	E	R	S	O	U	D	E	U	R
8	E	S	S	O	R	E	S	O	R	T	I

CITATION SECRÈTE

par Isabelle Vadeboncoeur

Placez les lettres de chaque colonne dans la case appropriée de manière à former une phrase complète. Les mots sont séparés par une case noire.

Thème : Citation de Pierre Silvain

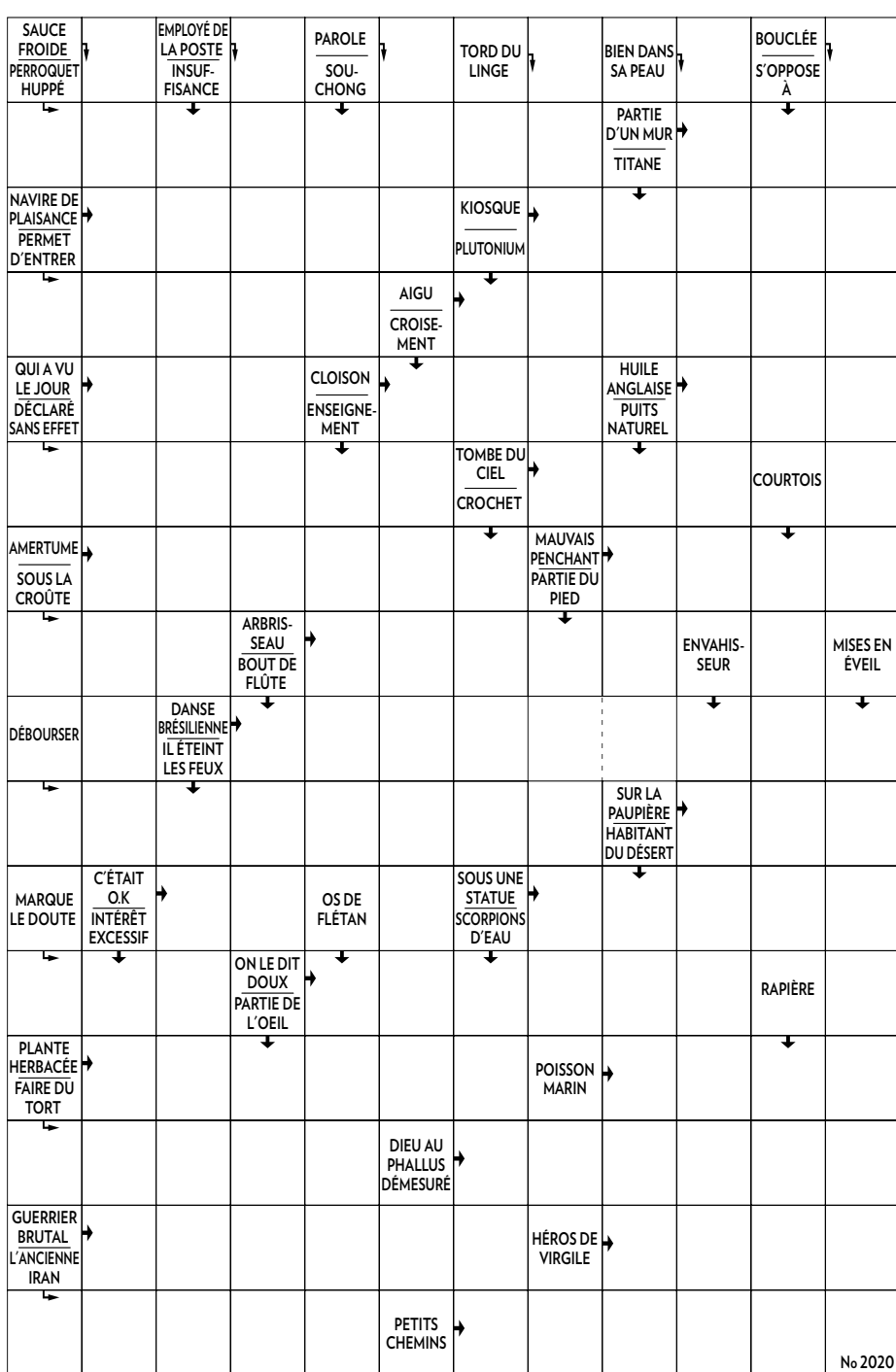


SOLUTION du dernier numéro

Citation de Willa Cather : Ce n'est pas un coup de froid qui me tuera. C'est d'avoir vécu.

MOTS FLÉCHÉS

20 octobre 2012



AMUSEZ-VOUS!
Samedi 20 octobre 2012
CINÉMA 13



MOT MYSTÈRE

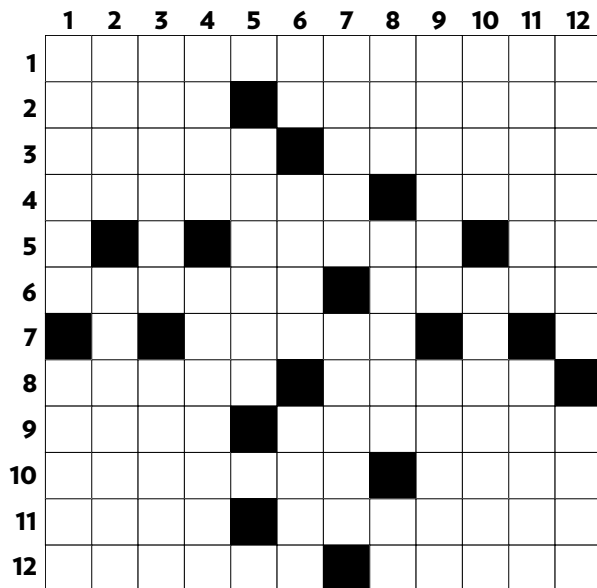
LES ETAT UNIS | Un mot de 7 lettres

- | | | | |
|------------|---------|---------|--------------|
| ADENA | ETOILE | JAY | START |
| AKRON | FBI | KNOX | TAFT |
| ALASKA | FLINT | LATINO | TAMPA |
| ALBANY | GARY | MACON | TENNESSEE |
| ANGLAIS | GEORGIE | NASA | TEXAS |
| AUSTIN | GOLFE | NAVAJO | THANKSGIVING |
| BOISE | GOSPEL | NEVADA | TLINGIT |
| BROWNIE | GRINGO | NEWARK | TWAIN |
| CIA | HAITI | NIAGARA | USA |
| COD | HAWAI | NIXON | YONKERS |
| CROW | HAYES | OAKLAND | YUKON |
| DALLAS | HOUSTON | SAM | |
| DIXIE | IDAHO | SOUL | |
| EISENHOWER | IOWA | SPOKANE | |

SOLUTION du dernier numéro | LIAISON

MOTS CROISÉS

Du lundi au dimanche
WWW.HANNEQUART.COM



HORIZONTALEMENT

- Chien.
- Phénomène céleste - Faire étalage de.
- Pour attacher un soulier - Plein.
- Qui détourne habilement - Grandes ouvertes.
- Déformé - Versus.
- Ville française, dans le Pas-de-Calais - Lichen filamenteux.
- Manquer.
- Paquet - Sans contrainte.
- Invariable - Parle tout bas.
- Traite délicatement - Présentes des plats à.
- Héros d'un poème de Virgile - Courantes.
- Retour violent des vagues - Cérémonie.

- Couvé - Dieux romains.
- Démentis - Figures de voltige aérienne.
- Os.
- Béryllium - Fonctionnent - Revêtement mural.
- Exagération - Nommées à une fonction.
- Lettre grecque - Devenus aigres - Préfixe.
- Nuage - Poitrine.
- Prêtre séculier - Exposées.
- Piquant - Déambules.
- Éduquer - Crochet double.

SOLUTION du dernier numéro

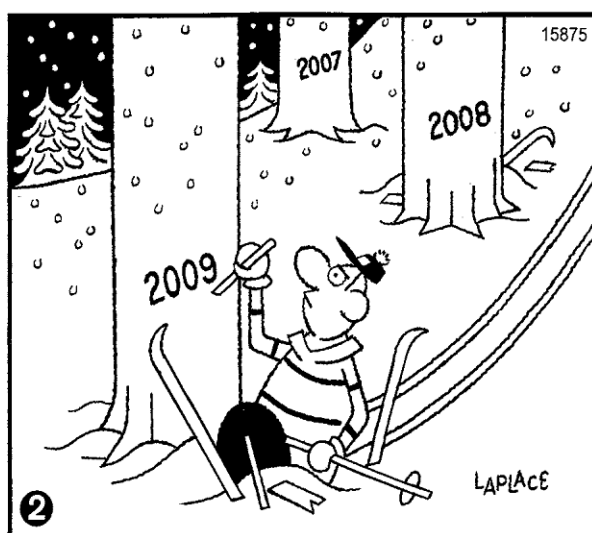
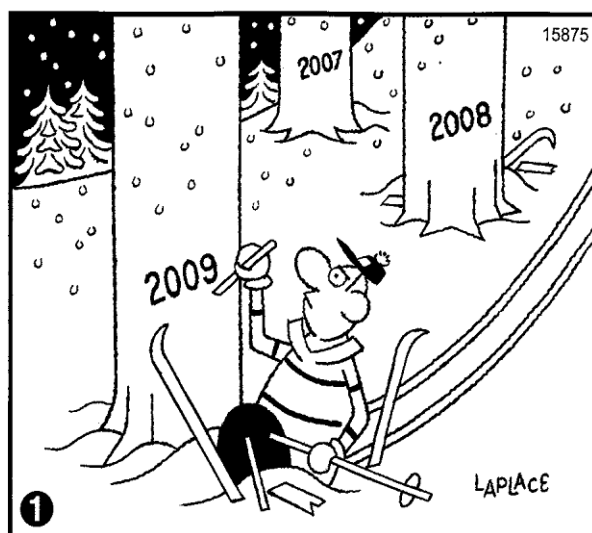
1	B	O	T	T	I	N	E	O	D	E	S
2	O	S	I	E	R	D	E	C	E	D	E
3	E	T	A	L	A	G	E	S	E	N	
4	U	R	N	E	A	N	T	O	I	N	E
5	F	O	G	O	U	T	E	R	S		V
6	G	L	A	N	D	E	E	T	R	E	
7	G	O	Y	T	R	E	S	S	E	S	
8	E	T	N	A	I	S	E	M	G		
9	N	C	L	I	O	R	I	E	L	S	
10	E	C	H	E	L	O	R	G	N	E	E
11	V	I	E	N	N	E	E	N	T	E	R
12	E	I	R	E	S	T	R	E	S	S	E

VERTICALEMENT

- Grande fleur jaune - Capituler.
- Partie d'un cours d'eau - Qui a des angles égaux.

ÊTES-VOUS OBSERVATEUR?

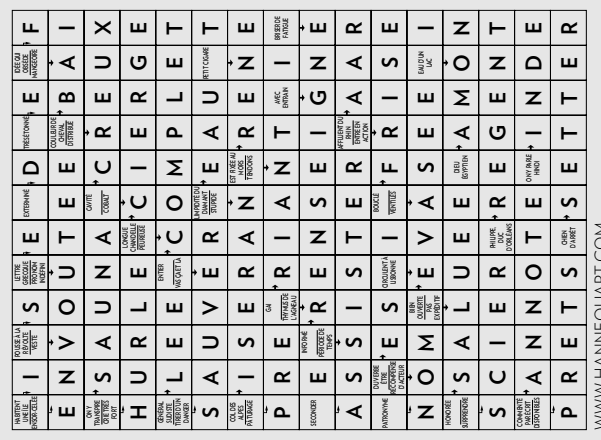
Ces deux dessins sont en apparence identiques. En réalité, il y a entre eux HUIT petites différences.



- Col droit du skieur plus court.
- Poignée du bâton de ski plus courte.
- Le tas de neige sur le genou du skieur.
- Le racine de l'arbre de gauche.
- Le fragment de ski derrière l'arbre de droite.
- Le sol derrière l'arbre du milieu.
- Le sol derrière l'arbre de droite.
- Le fragment de ski derrière l'arbre de droite.

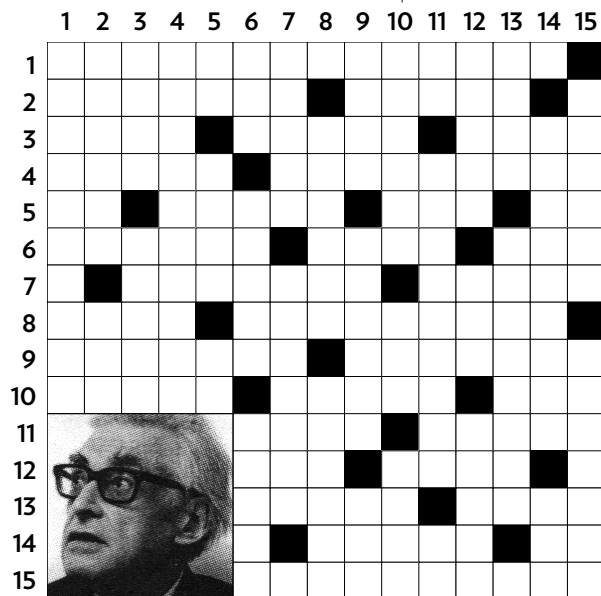
MOTS FLÉCHÉS

Solution du dernier numéro



LA GRILLE DES MORDUS

par MICHEL HANNEQUART



HORIZONTALEMENT

- Nom.
- Tout extraire - Façon de parler.
- Ils ont des plumes - Sortie - Provençal.
- Boîtes noires - On l'aime parce qu'elle grossit à vue d'oeil!
- Interjection - Sûrement heureux - Ile - Au milieu de la poitrine.
- Font voir des étoiles - Se sert, mais à l'envers - Façon.
- Il est plus ou moins sociable - Mère est sa fille.
- Émis - Pas très sérieux.
- Prépare le terrain - Ver.
- Éclairé - Facile à rouler - En janvier ou en février.
- D'être - Etat d'Océanie.
- Forces françaises - En outre.
- Pour voir qui s'en vient - Se regarde couché.
- Ici au lieu de là - En triangle.
- Claquent.

- Complication - Met son nez partout - Note.
- On y navigue - Son eau n'est pas bonne à boire - Fait des signes.
- Fait des grimaces - Autorité.
- Une bonne volée - Donne le vertige.
- Laisser sa marque - Pas brillants - Assez répétitif.
- N'a rien de joyeux - Occupe la ligne - Lettre.
- Exclamation - Spécialement - Fond de bouteille de corbières.
- Joint - Elle a été brassée - Anagramme de rasée.
- Bouge - Ne résiste pas au sucre.
- Tourner au noir - Panier.
- Comme un corps mort - Ne font pas griller.

SOLUTION du dernier numéro

1	F	E	R	N	A	N	D	O	P	E	S	S	O	A
2	A	S	I	A	G	O	T	O	U	R	I	S	T	E
3	U	T	S	O	U	R	A	T	I	T	M	E	T	
4	M	E	L	E	G	L	I	O	N	S	I	S	A	L
5	M	E	M	E	L	I	S	O	U	L	G	I		
6	O	T	E	S	L	I	M	O	U	S	I	N	E	S
7	N	A	P	R	E	T	E	N	D	U	A	N	E	
8	N	O	B	L	E	A	N	S	R	I	V	E	R	
9	A	U	R	I	C	U	L	E	R	S	E	E		
10	Y	O	T	E	R	U	R	C	E	O	L	L	E	S
11	E	A	U	N	A	V	R	I	E	R				
12	L	U	H	A	T	E	T	E						
13	R	E	A	L	L	O	A	S	I	T				
14	C	H	E	V	E	U	X	E						
15	Q	U	A	S	I	M	E	C	S					

VERTICALEMENT

- C'est non!
- Contradiction - Au bout d'un long pont.
- Monnaie - A six cas.
- Crève-la-faim.

CINÉMA

Déjouer la mort...

VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU

★★★

Drame d'Alain Resnais. Avec Mathieu Amalric, Pierre Arditi, Sabine Azéma, Anne Consigny, Lambert Wilson. 1h55.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

En conférence de presse au Festival de Cannes, où son nouveau film était présenté en compétition officielle, Alain Resnais a expliqué que le titre *Vous n'avez encore rien vu* provenait d'une blague récurrente qui circulait dans sa salle de montage. Comme une provocation issue de l'imagination d'un espion cinéaste nonagénaire. Il y a déjà belle lurette que théâtre et cinéma s'entremêlent dans l'univers d'Alain Resnais. Cette fois, le vénéré cinéaste pousse l'exercice encore plus loin.

Des acteurs, désignés sous leur vrai nom, reçoivent un coup de fil. Pierre Arditi, Sabine Azéma, Michel Piccoli, Anne Consigny, Anny Duperey, Mathieu Amalric, Hippolyte Girardot, Lambert Wilson... Tous apprennent ainsi la mort d'Antoine d'Anthac (Denis Podalydès), célèbre auteur dramatique dont ils furent un jour ou l'autre les interprètes de la pièce *Eurydice*. On leur demande de se rendre de toute urgence dans la maison du dramaturge pour la lecture du testament.



Le cinéaste nonagénaire Alain Resnais propose un film au charme suranné, porté par une belle distribution.

Au cours de cette veillée funèbre un peu étrange, les comédiens ont pour mission de visionner une captation d'*Eurydice* par une jeune troupe qui désire monter la pièce. Du coup, ces acteurs de générations différentes se mettent au diapason. Les répliques remontent à la mémoire. Tous sont pris d'une irrésistible envie de jouer les personnages qu'ils ont jadis

interprétés. Et improvisent sur place une représentation.

Inspiré de deux pièces de Jean Anouilh, *Eurydice* et *Cher Antoine*, *Vous n'avez encore rien vu* se démarque par l'ingéniosité de sa mise en scène et aussi, bien sûr, par la qualité d'interprétation d'une distribution de haut niveau. Il émane de ce film un charme suranné, voire un peu désuet, dans lequel se

PHOTO FOURNIE PAR MÉTROPOLE FILMS

fait néanmoins valoir la vivacité d'esprit du cinéaste.

Cela dit, la proposition théâtrale au cœur du récit n'est pas aussi engageante que celle qui était au cœur de *Mélo* (Henri Bernstein) ou encore de *Smoking/No Smoking* (Alan Ayckbourn), pour ne citer que deux éclatantes réussites. Ainsi, cette mise en abyme à travers laquelle on tente de déjouer la mort ne convainc pas tout à fait.

Compagnons de Jupiter

L'ŒIL DE L'ASTRONOME

★★★

Drame de Stan Neumann. Avec Denis Lavant, Airy Routier et Max Baissette de Malglaive. 1h30.

ANDRÉ DUCHESNE

Lorsque, par une belle nuit du début du XVII^e siècle, Johannes Kepler tourne son télescope vers Jupiter, il observe que la plus grosse planète de notre système solaire a quatre «compagnons», qu'il nommera des satellites.

Mais, au fond, les compagnons de Jupiter étaient tout autant Kepler que son assistant, des membres de la cour de Rodolphe II et autres astronomes en herbe d'Europe et d'Asie qui, à cette époque, braquaient les premiers instruments d'observation vers la Lune et les astres.

On imagine les sentiments, mélange de surprise et d'incrédulité, de vertige et de peur, d'affirmation et de rejet qui devaient les animer. C'est exactement ce que vivent les personnages de *L'œil de l'astronome*, première fiction de Stan Neumann, documentariste français à la longue feuille de route.

Dans un film dépouillé et minimaliste, souvent joué comme une pièce de théâtre, Neumann résume les grandes lignes de la carrière de Kepler, père de l'astronomie moderne. Que ce soit son appropriation des travaux de Tycho Brahe, son admiration pour Galilée, la formulation de ses lois (les orbites elliptiques) et les tourments de sa mère accusée de sorcellerie, tout y est.

Évidemment, un long métrage de 90 minutes a ses limites et certains thèmes sont abordés en surface.

Mais le jeu de Denis Lavant, qui incarne le personnage principal, fait oublier bien des imperfections. Lorsqu'il n'est pas collé à l'instrument, son œil est allumé, donnant toute son étoffe au titre.

Enfin, on appréciera ou pas cette curieuse trame sonore. Une musique ludique, moqueuse, ironique, faite de points d'exclamation, qui accentue ce sentiment un peu désagréable qu'on s'adresse d'abord à une clientèle scolaire.

Retour aux sources

LE JOUR DES CORNEILLES

★★★

Film d'animation de Jean-Christophe Dessaint. Avec les voix de Lorant Deutsch, Jean Reno, Isabelle Carré et Claude Chabrol. 1h35.

ANDRÉ DUCHESNE

Oubliez *Shrek*, *Histoire de jouets*, *Wall-E* et autres *Incroyables*. Avec *Le jour des corneilles*, premier long métrage de Jean-Christophe Dessaint, le film d'animation

fait, à l'image de l'histoire qu'il raconte, un retour aux sources.

Avec l'aide d'une batterie d'animateurs, dont plusieurs du Québec, puisque l'œuvre est coproduite par Max Films, Dessaint nous propose un conte pur jus.

Pas de 3D, pas d'effets vertigineux, pas de couleurs criardes. Voilà plutôt un film de facture classique (bravo pour le coup de crayon assuré) qui fait davantage appel à l'esprit qu'aux sens. Sauf, peut-être, pour la musique, un brin trop encombrante à notre goût. Mais bon...

Pour le reste, ce *Jour des corneilles* est une histoire qui pourrait commencer par «Il était une fois...». Le film nous prend doucement par la main pour nous conduire dans un monde où il y a un enfant espiègle, enjoué et sans défense (le fils Courge), un gros barbu qui cultive toutes les caractéristiques d'un ogre (le père Courge), une jeune fille avec qui le fils Courge vivra une idylle, un bon docteur, etc.

Étonnante découverte

L'histoire a ceci d'intéressant qu'elle est campée dans une forêt qui constitue pour le fils Courge la limite du monde. Au-delà, c'est l'inconnu, pour ne pas dire le néant, mythe qu'entretient le père dépourvu

de tout sentiment pour son fiston. Mais le jour où, justement, le père se blesse, le fils Courge, encouragé par les créatures de la forêt, s'en va au village. On imagine son étonnement lorsqu'il découvre une voie de circulation (bonjour *Les visiteurs*...).

La découverte du village se fera en parallèle avec celle de valeurs que le fils Courge peine à nommer: le partage, l'amitié, la confiance, l'amour. Il y a ici une volonté ferme de transmettre des valeurs. Bravo! Mais la forme empruntée, loin des stéréotypes hollywoodiens, va-t-elle passer la rampe? Cet esthétisme ancien et plutôt sombre a-t-il encore la cote? Aux petits de nous le dire...

JEUX VIDÉO



RESIDENT EVIL 6

Métamorphose presque complète



KEVIN MASSÉ

Difficile de s'adapter au changement chez Capcom. Depuis leur intention de déposer leur série culte de survie/horreur sur les piles de jeux d'action, les opinions sont mitigées. Ne devient pas un *Call of Duty* qui veut.

Resident Evil 4 a fait ses premiers pas sur GameCube. Avec brio, d'ailleurs. Mais le changement ne s'est pas réalisé aussi facilement pour *Resident Evil 5* sur nouvelle génération. Trop conservateur, il n'a pas réussi à suivre les principes si bien établis dans les jeux d'action moderne.

Resident Evil 6 démontre que Capcom a peut-être trouvé la nouvelle personnalité de son jeu. Nous sommes maintenant ailleurs. Nous jouons vraiment à un jeu d'action. Inégal certes, mais une vraie montagne russe.

Quatre campagnes, d'une dizaine d'heures chacune, font s'entrecroiser des personnages mythiques de la série dans une croisade pour contrer une attaque bioterroriste à l'échelle planétaire. Rien ne va plus et les concepteurs en profitent pour nous livrer une variété d'ambiances, pour certaines déjà croisées lors de précédents épisodes, tels les zombies de Racoon City de *Resident Evil 2* ou le village d'Europe de l'Est de *Resident Evil 4*.

Leon/Helena, Chris/Pierce, Jake/Sherry ainsi qu'Ada Wong font tour à tour une brève apparition dans la campagne de l'autre afin d'alimenter l'intrigue. Et ça marche. Aussitôt le numéro d'un duo terminé, nous voulons connaître les péripéties d'un autre.

Des moments forts, anthologiques, attendent le joueur. Des décors variés et de grandes révélations devraient également satisfaire les fidèles de la série. Difficile, cependant, de ne pas noter certains volets en dents de scie et des décors qui ne sont pas à la hauteur du reste du jeu.

Les créatures dégoulinantes de chair décomposée sont au rendez-vous et les combats finaux, contre des créatures à priori invincibles, offrent des moments épiques.

L'action fait maintenant loi. Les phases d'exploration se font maintenant rares et les énigmes maternelles ne sont là que pour briser le rythme et évoquer une autre époque.

Des cinématiques interactives spectaculaires ainsi que des moments explosifs et apocalyptiques alimentent la mise en scène, scénarisé à l'os. Peut-être trop même. Notons la présence de zombies, au préalable inertes, qui se lèvent et s'agitent au moment où nous arrivons à un point précis. Tellement 2002.

La jouabilité améliorée permet maintenant de marcher en tirant (il était temps), faire des glissades et se mettre à couvert. Le corps à corps fonctionne quant à lui à merveille et nous sortira très souvent de pétrin.

Une certaine rigidité dans les mouvements est toujours présente, mais c'est la caméra, trop rapprochée de

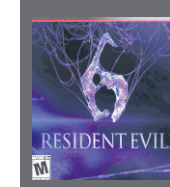
l'avatar, qui est le plus gros handicap lorsque nous sommes confinés dans des espaces restreints.

Comme le précédent volet, il est possible d'y jouer en coop. Ce mode est d'ailleurs amélioré et le jeu en tire parti intelligemment.



Le verdict

Ce *Resident Evil 6* a bien réussi son virage action/horreur. Ces quelques défauts de réalisation et d'essoufflement scénaristiques s'effacent derrière une générosité d'ambiance et de moments explosifs. Il s'améliore. Vivement *Resident Evil 7*.



★★★ 1/2

Concepteur et éditeur:
Capcom
Cote: M (17 et +)
PS3, Xbox 360
(PC à venir)